ГАСТОН ЛЕРУ

LE FAUTEUIL HANTÉ

Гастон Леру
Le fauteuil hanté

http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=34841646
Le fauteuil hanté:

Содержание

I. La mort d'un héros 4
II. Une séance dans la salle du Dictionnaire 15
III. La boîte qui marche 36
Конец ознакомительного фрагмента. 55

Gaston Leroux
Le fauteuil hanté

I. La mort d'un héros

—C'est un vilain moment à passer…

–Sans doute, mais on dit que c'est un homme qui n'a peur de rien!…

–A-t-il des enfants?

–Non!… Et il est veuf!

–Tant mieux!

–Et puis, il faut espérer tout de même qu'il n'en mourra pas! … Mais dépêchons-nous!…

En entendant ces propos funèbres, M. Gaspard Lalouette—honnête homme, marchand de tableaux et d'antiquités, établi depuis dix ans rue Laffitte, et qui se promenait ce jour-là quai Voltaire, examinant les devantures des marchands de vieilles gravures et de bric-à-brac—leva la tête…

Dans le même moment, il était légèrement bousculé sur l'étroit trottoir par un groupe de trois jeunes gens, coiffés du béret d'étudiant, qui venait de déboucher de l'angle de la rue Bonaparte, et qui, toujours causant, ne prit point le temps de la moindre excuse.

M. Gaspard Lalouette, de peur de s'attirer une méchante

querelle, garda pour lui la mauvaise humeur qu'il ressentait de cette incivilité, et pensa que les jeunes gens couraient assister à quelque duel dont ils redoutaient tout haut l'issue fatale.

Et il se reprit à considérer attentivement un coffret fleurdelisé qui avait la prétention de dater de Saint Louis et d'avoir peut-être contenu le psautier de Madame Blanche de Castille. C'est alors que, derrière lui, une voix dit:

–Quoi qu'on puisse penser, c'est un homme vraiment brave!

Et une autre répondit:

–On dit qu'il a fait trois fois le tour du monde!… Mais, en vérité, j'aime mieux être à ma place qu'à la sienne. Pourvu que nous n'arrivions pas en retard!

M. Lalouette se retourna. Deux vieillards passaient, se dirigeant vers l'Institut, en pressant le pas.

«Eh quoi! pensa M. Lalouette, les vieillards seraient-ils subitement devenus aussi fous que les jeunes gens? (M. Lalouette avait dans les quarante-cinq ans, environ, l'âge où l'on n'est ni jeune ni vieux…) En voici deux qui m'ont l'air de courir au même fâcheux rendez-vous que mes étudiants de tout à l'heure!»

L'esprit ainsi préoccupé, M. Gaspard Lalouette s'était rapproché du tournant de la rue Mazarine et peut-être se serait-il engagé dans cette voie tortueuse si quatre messieurs qu'à leur redingote, chapeau haut de forme, et serviette de maroquin sous le bras, on reconnaissait pour des professeurs, ne s'étaient trouvés tout à coup en face de lui, criant et gesticulant:

–Vous ne me ferez pas croire tout de même qu'il a fait son

testament!

–S'il ne l'a pas fait, il a eu tort!

–On raconte qu'il a vu plus d'une fois la mort de près…

–Quand ses amis sont venus pour le dissuader de son dessein, il les a mis à la porte!

–Mais au dernier moment, il va peut-être se raviser?…

–Le prenez-vous pour un lâche?

–Tenez… le voilà… le voilà!

Et les quatre professeurs se prirent à courir, traversant la rue, le quai, et obliquant, sur leur droite, du côté du pont des Arts.

M. Gaspard Lalouette, sans hésiter, lâcha tous ses bric-à-brac. Il n'avait plus qu'une curiosité, celle de connaître l'homme qui allait risquer sa vie dans des conditions et pour des raisons qu'il ignorait encore, mais que le hasard lui avait fait entrevoir particulièrement héroïques.

Il prit au court sous les voûtes de l'Institut pour rejoindre les professeurs et se trouva aussitôt sur la petite place dont l'unique monument porte, sur la tête, une petite calotte appelée généralement coupole. La place était grouillante de monde. Les équipages s'y pressaient, dans les clameurs des cochers et des camelots. Sous la voûte qui conduit dans la première cour de l'Institut, une foule bruyante entourait un personnage qui paraissait avoir grand-peine à se dégager de cette étreinte enthousiaste. Et les quatre professeurs étaient là qui criaient: «Bravo!…»

M. Lalouette mit son chapeau à la main et, s'adressant à l'un

de ces messieurs, il lui demanda fort timidement de bien vouloir lui expliquer ce qui se passait.

–Eh! vous le voyez bien!… C'est le capitaine de vaisseau Maxime d'Aulnay!

–Est-ce qu'il va se battre en duel? interrogea encore, avec la plus humble politesse, M. Lalouette.

–Mais non!… Il va prononcer son discours de réception à l'Académie française! répondit le professeur agacé.

Sur ces entrefaites, M. Gaspard Lalouette se trouva séparé des professeurs par un grand remous de foule. C'étaient les amis de Maxime d'Aulnay qui, après lui avoir fait escorte et l'avoir embrassé avec émotion, essayaient de pénétrer dans la salle des séances publiques. Ce fut un beau tapage, car leurs cartes d'entrée ne leur servirent de rien. Certains d'entre eux qui avaient pris la sage précaution de se faire retenir leurs places par des gens à gages, en furent pour leurs frais, car ceux qui étaient venus pour les autres restèrent pour eux-mêmes. La curiosité, plus forte que leur intérêt, les cloua à demeure. Cependant, comme M. Lalouette se trouvait acculé entre les griffes pacifiques du lion de pierre qui veille au seuil de l'Immortalité, un commissionnaire lui tint ce langage:

–Si vous voulez entrer monsieur, c'est vingt francs!

M. Gaspard Lalouette, tout marchand de bric-à-brac et de tableaux qu'il était, avait un grand respect pour les lettres.

Lui-même était auteur. Il avait publié deux ouvrages qui étaient l'orgueil de sa vie, l'un sur les signatures des peintres

célèbres et sur les moyens de reconnaître l'authenticité de leurs œuvres, l'autre sur l'art de l'encadrement, à la suite de quoi il avait été nommé officier d'Académie; mais jamais il n'était entré à l'Académie, et surtout jamais l'idée qu'il avait pu se faire d'une séance publique à l'Académie n'avait concordé avec tout ce qu'il venait d'entendre et de voir depuis un quart d'heure. Jamais, par exemple, il n'eût pensé qu'il fût si utile, pour prononcer un discours de réception, d'être veuf, sans enfants, de n'avoir peur de rien et d'avoir fait son testament. Il donna ses vingt francs et, à travers mille horions, se vit installé tant bien que mal dans une tribune où tout le monde était debout, regardant dans la salle.

C'était Maxime d'Aulnay qui entrait.

Il entrait un peu pâle, flanqué de ses deux parrains, M. le comte de Bray et le professeur Palaiseaux, plus pâles que lui.

Un long frisson secoua l'assemblée. Les femmes qui étaient nombreuses et de choix ne purent retenir un mouvement d'admiration et de pitié. Une pieuse douairière se signa.

Sur tous les gradins on s'était levé, car toute cette émotion était infiniment respectueuse, comme devant la mort qui passe.

Arrivé à sa place, le récipiendaire s'était assis entre ses deux gardes du corps, puis il releva la tête et promena un regard ferme sur ses collègues, l'assistance, le bureau et aussi sur la figure attristée du membre de l'illustre assemblée chargé de le recevoir.

A l'ordinaire, ce dernier personnage apporte à cette sorte de cérémonie une physionomie féroce, présage de toutes les tortures littéraires qu'il a préparées à l'ombre de son discours. Ce jour-

là, il avait la mine compatissante du confesseur qui vient assister le patient à ses derniers moments.

M. Lalouette, tout en considérant attentivement le spectacle de cette tribu habillée de feuilles de chêne, ne perdait pas un mot de ce qui se disait autour de lui. On disait:

–Ce pauvre Jehan Mortimar était beau et jeune, comme lui!

–Et si heureux d'avoir été élu!

–Vous rappelez-vous quand il s'est levé pour prononcer son discours?

–Il semblait rayonner… Il était plein de vie…

–On aura beau dire, ça n'est pas une mort naturelle…

–Non, ça n'est pas une mort naturelle…

M. Gaspard Lalouette ne put en entendre davantage sans se retourner vers son voisin pour lui demander de quelle mort on parlait là, et il reconnut que celui à qui il s'adressait n'était autre que le professeur qui, tout à l'heure, l'avait renseigné déjà, d'une façon un peu bourrue. Cette fois encore, le professeur ne prit pas de gants:

–Vous ne lisez donc pas les journaux, monsieur?

Eh bien, non, M. Lalouette ne lisait pas les journaux! Il y avait à cela une raison que nous aurons l'occasion de dire plus tard et que M. Lalouette ne criait pas par-dessus les toits. Seulement, à cause qu'il ne lisait pas les journaux, le mystère dans lequel il était entré en pénétrant, pour vingt francs, sous la voûte de l'Institut, s'épaississait à chaque instant davantage. C'est ainsi qu'il ne comprit rien à l'espèce de protestation qui

s'éleva quand une noble dame, que chacun dénommait: la belle M^me^ de Bithynie, entra dans la loge qui lui avait été réservée. On trouvait généralement qu'elle avait un joli toupet. Mais encore M. Lalouette ne sut pas pourquoi.

Cette dame considéra l'assistance avec une froide arrogance, adressa quelques paroles brèves à de jeunes personnes qui l'accompagnaient et fixa de son face-à-main M. Maxime d'Aulnay.

–Elle va lui porter malheur! s'écria quelqu'un.

Et la rumeur publique répéta:

–Oui, oui, elle va lui porter malheur!…

M. Lalouette demanda:

–Pourquoi va-t-elle lui porter malheur?

Mais personne ne lui répondit. Tout ce qu'il put apprendre d'à peu près certain, c'est que l'homme qui était là-bas, prêt à prononcer un discours, s'appelait Maxime d'Aulnay, qu'il était capitaine de vaisseau, qu'il avait écrit un livre intitulé: «Voyage autour de ma cabine», et qu'il avait été élu au fauteuil occupé naguère par M^gr^ d'Abbeville. Et puis le mystère recommença avec des cris, des gestes de fous. Le public, dans les tribunes, se soulevait, et criait des choses comme celle-ci:

–Comme l'autre!… N'ouvrez pas!… Ah! la lettre!… comme l'autre!… comme l'autre!… Ne lisez pas!…

M. Lalouette se pencha et vit un appariteur qui apportait une lettre à Maxime d'Aulnay. L'apparition de cet appariteur et de cette lettre semblait avoir mis l'assemblée hors d'elle.

Seuls les membres du bureau s'efforçaient de garder leur sang-froid, mais il était visible que M. Hippolyte Patard, le sympathique secrétaire perpétuel, tremblait de toutes ses feuilles de chêne.

Quant à Maxime d'Aulnay, il s'était levé, avait pris des mains de l'appariteur la lettre et l'avait décachetée. Il souriait à toutes les clameurs. Et puisque la séance n'était pas encore ouverte, à cause que l'on attendait M. le chancelier, il lut, et il sourit. Alors, dans les tribunes, chacun reprit:

–Il sourit!… Il sourit!… L'autre aussi a souri!

Maxime d'Aulnay avait passé la lettre à ses parrains, qui, eux, ne souriaient pas. Le texte de la lettre fut bientôt dans toutes les bouches et comme il faisait, de bouche en oreille et d'oreille en bouche, le tour de la salle, M. Lalouette apprit ce que contenait la lettre: «Il y a des voyages plus dangereux que ceux que l'on fait autour de sa cabine!» Ce texte semblait devoir porter à son comble l'émoi de la salle, quand on entendit la voix glacée du président annoncer après quelques coups de sonnette, que la séance était ouverte. Un silence tragique pesa immédiatement sur l'assistance.

Mais Maxime d'Aulnay était déjà debout, plus que brave, hardi!

Et le voilà qui commence de lire son discours.

Il le lit d'une voix profonde, sonore. Il remercie d'abord, sans bassesse, la Compagnie qui lui fait l'honneur de l'accueillir; puis, après une brève allusion à un deuil qui est venu frapper

récemment l'Académie jusque dans son enceinte, il parle de M^{gr} d'Abbeville.

Il parle… il parle…

A côté de M. Gaspard Lalouette, le professeur murmure entre ses dents cette phrase que M. Lalouette crut, à tort du reste, inspirée par la longueur du discours: «Il dure plus longtemps que l'autre!…» Il parle et il semble que l'assistance, à mesure qu'il parle, respire mieux. On entend des soupirs, des femmes se sourient comme si elles se retrouvaient après un gros danger…

Il parle et nul incident imprévu ne vient l'interrompre…

Il arrive à la fin de l'éloge de M^{gr} d'Abbeville, il s'anime. Il s'échauffe quand, à l'occasion des talents de l'éminent prélat, il émet quelques idées générales sur l'éloquence sacrée. L'orateur évoque le souvenir de certains sermons retentissants qui ont valu à M^{gr} d'Abbeville les foudres laïques pour cause de manque de respect à la science humaine…

Le geste du nouvel académicien prend une ampleur inusitée comme pour frapper, pour fustiger à son tour, cette science, île de l'impiété et de l'orgueil!… Et dans un élan admirable qui, certes! n'a rien d'académique, mais qui n'en est que plus beau, car il est bien d'un marin de la vieille école, Maxime d'Aulnay s'écrie:

–Il y a six mille ans, messieurs, que la vengeance divine a enchaîné Prométhée sur son rocher! Aussi, je ne suis pas de ceux qui redoutent la foudre des hommes. Je ne crains que le tonnerre de Dieu!

Le malheureux avait à peine fini de prononcer ces derniers mots qu'on le vit chanceler, porter d'un geste désespéré la main au visage, puis s'abattre, telle une masse.

Une clameur d'épouvante monta sous la Coupole… Les académiciens se précipitèrent… On se pencha sur le corps inerte…

Maxime d'Aulnay était mort!

Et l'on eut toutes les peines du monde à faire évacuer la salle.

Mort comme était mort deux mois auparavant, en pleine séance de réception, Jehan Mortimar, le poète des Parfums tragiques, le premier élu à la succession de M^{gr} d'Abbeville.

Lui aussi avait reçu une lettre de menaces, apportée à l'Institut par un commissionnaire que l'on ne retrouva jamais, lettre où il avait lu:

«Les Parfums sont quelquefois plus tragiques qu'on ne le pense», et lui aussi, quelques minutes après, avait culbuté: voici ce qu'apprit enfin, d'une façon un peu précise, M. Gaspard Lalouette, en écoutant d'une oreille avide les propos affolés que tenait cette foule qui tout à l'heure emplissait la salle publique de l'Institut et qui venait d'être jetée sur les quais dans un désarroi inexprimable. Il eût voulu en savoir plus long et connaître au moins la raison pour laquelle, Jehan Mortimar étant mort, on avait tant redouté le décès de Maxime d'Aulnay. Il entendit bien parler d'une vengeance, mais dans des termes si absurdes qu'il n'y attacha point d'importance. Cependant il crut devoir demander par acquit de conscience, le nom de celui qui aurait eu à se

venger dans des conditions aussi nouvelles; alors on lui sortit une si bizarre énumération de vocables qu'il pensa qu'on se moquait de lui. Et, comme la nuit était proche, car on était en hiver, il se décida à rentrer chez lui, traversant le pont des Arts où quelques académiciens attardés et leurs invités, profondément émus par la terrible coïncidence de ces deux fins sinistres, se hâtaient vers leurs demeures.

Tout de même, M. Gaspard Lalouette, au moment de disparaître dans l'ombre qui s'épaississait déjà aux guichets de la place du Carrousel, se ravisa. Il arrêta l'un de ces messieurs qui descendait du pont des Arts et qui, avec son allure énervée, semblait encore tout agité par l'événement. Il lui demanda:

–Enfin! monsieur! sait-on de quoi il est mort?

–Les médecins disent qu'il est mort de la rupture d'un anévrisme.

–Et l'autre, monsieur de quoi était-il mort?

–Les médecins ont dit: d'une congestion cérébrale!…

Alors une ombre s'avança entre les deux interlocuteurs et dit:

–Tout ça, c'est des blagues!… Ils sont morts tous deux parce qu'ils ont voulu s'asseoir sur le Fauteuil hanté!

M. Lalouette tenta de retenir cette ombre par l'ombre de sa jaquette, mais elle avait déjà disparu…

Il rentra chez lui, pensif…

II. Une séance dans la salle du Dictionnaire

Le lendemain de ce jour néfaste, M. le secrétaire perpétuel Hippolyte Patard pénétra sous la voûte de l'Institut sur le coup d'une heure. Le concierge était sur le seuil de sa loge. Il tendit son courrier à M. le secrétaire perpétuel et lui dit:

–Vous voilà bien en avance aujourd'hui, monsieur le secrétaire perpétuel, personne n'est encore arrivé.

M. Hippolyte Patard prit son courrier qui était assez volumineux, des mains du concierge, et se disposa à continuer son chemin, sans dire un mot au digne homme.

Celui-ci s'en étonna.

–Monsieur le secrétaire perpétuel a l'air bien préoccupé.

Du reste, tout le monde est bouleversé ici, après une pareille histoire!

Mais M. Hippolyte Patard ne se détourna même pas.

Le concierge eut le tort d'ajouter:

–Est-ce que monsieur le secrétaire perpétuel a lu ce matin l'article de L'Époque sur le Fauteuil hanté?

M. Hippolyte Patard avait cette particularité d'être tantôt un petit vieillard frais et rose, aimable et souriant, accueillant, bienveillant, charmant, que tout le monde à l'Académie appelait «mon bon ami» excepté les domestiques bien entendu, bien qu'il

fût plein de prévenances pour eux, leur demandant alors des nouvelles de leur santé; et tantôt, M. Hippolyte Patard était un petit vieillard tout sec, jaune comme un citron, nerveux, fâcheux, bilieux. Ses meilleurs amis appelaient alors M. Hippolyte Patard: «Monsieur le secrétaire perpétuel», gros comme le bras, et les domestiques n'en menaient pas large. M. Hippolyte Patard aimait tant l'Académie qu'il s'était mis ainsi en deux pour la servir, l'aimer et la défendre. Les jours fastes, qui étaient ceux des grands triomphes académiques, des belles solennités, des prix de vertu, il les marquait du Patard rose, et les jours néfastes, qui étaient ceux où quelque affreux plumitif avait osé manquer de respect à la divine institution, il les marquait du Patard citron.

Le concierge, évidemment, n'avait pas remarqué, ce jour là, à quelle couleur de Patard il avait affaire, car il se fût évité la réplique cinglante de M. le secrétaire perpétuel. En entendant parler du Fauteuil hanté, M. Patard s'était retourné d'un bloc.

–Mêlez-vous de ce qui vous regarde, fit-il; je ne sais pas s'il y a un fauteuil hanté! Mais je sais qu'il y a une loge ici qui ne désemplit pas de journalistes! A bon entendeur salut!

Et il fit demi-tour laissant le concierge foudroyé.

Si M. le secrétaire perpétuel avait lu l'article sur le Fauteuil hanté! mais il ne lisait plus que cet article-là dans les journaux, depuis des semaines! Et après la mort foudroyante de Maxime d'Aulnay, suivant de si près la mort non moins foudroyante de Jehan Mortimar il n'était pas probable, avant longtemps, qu'on se désintéressât dans la presse d'un sujet aussi passionnant!

Et cependant, quel était l'esprit sensé (M. Hippolyte Patard s'arrêta pour se le demander encore)… quel était l'esprit sensé qui eût osé voir, dans ces deux décès, autre chose qu'une infiniment regrettable coïncidence? Jehan Mortimar était mort d'une congestion cérébrale, cela était bien naturel.

Et Maxime d'Aulnay, impressionné par la fin tragique de son prédécesseur et aussi par la solennité de la cérémonie, et enfin par les fâcheux pronostics dont quelques méchants garnements de lettres avaient accompagné son élection, était mort de la rupture d'un anévrisme. Et cela n'était pas moins naturel.

M. Hippolyte Patard, qui traversait la première cour de l'Institut et se dirigeait à gauche vers l'escalier qui conduit au secrétariat, frappa le pavé inégal et moussu de la pointe ferrée de son parapluie.

«Qu'y a-t-il donc de plus naturel, se fit-il à lui-même, que la rupture d'un anévrisme? C'est une chose qui peut arriver à tout le monde que de mourir de la rupture d'un anévrisme, même en lisant un discours à l'Académie française!…» Il ajouta:

«Il suffit pour cela d'être académicien!» Ayant dit, il s'arrêta pensif, sur la première marche de l'escalier. Quoiqu'il s'en défendît, M. le secrétaire perpétuel était assez superstitieux. Cette idée que, tout Immortel que l'on est, on peut mourir de la rupture d'un anévrisme l'incita à toucher furtivement de la main droite le bois de son parapluie qu'il tenait de la main gauche. Chacun sait que le bois protège contre le mauvais sort.

Et il reprit sa marche ascendante. Il passa devant le secrétariat

sans s'y arrêter, continua de monter, s'arrêta sur le second palier et dit tout haut:

–Si seulement il n'y avait pas cette histoire des deux lettres! mais tous les imbéciles s'y laissent prendre! ces deux lettres signées des initiales E D S E D T D L N, toutes les initiales de ce fumiste d'Eliphas! Et M. le secrétaire perpétuel se prit à prononcer tout haut dans la solennité sonore de l'escalier le nom abhorré de celui qui semblait avoir par quelque criminel sortilège, déchaîné la fatalité sur l'illustre et paisible Compagnie: Eliphas de Saint-Elme de Taillebourg de La Nox!

Avec un nom pareil, avoir osé se présenter à l'Académie française!… Avoir espéré, lui, ce charlatan de malheur, qui se disait mage, qui se faisait appeler: Sâr qui avait publié un volume parfaitement grotesque sur la Chirurgie de l'âme, avoir espéré l'immortel honneur de s'asseoir dans le fauteuil de M^gr^ d'Abbeville!…

Oui, un mage! comme qui dirait un sorcier qui prétend connaître le passé et l'avenir, et tous les secrets qui peuvent rendre l'homme maître de l'univers! un alchimiste, quoi! un devin! un astrologue! un envoûteur! un nécromancien!

Et ça avait voulu être de l'Académie!

M. Hippolyte Patard en étouffait.

Tout de même, depuis que ce mage avait été blackboulé comme il le méritait, deux malheureux qui avaient été élus au fauteuil de M^gr^ d'Abbeville étaient morts!…

Ah! si M. le secrétaire général l'avait lu, l'article sur le Fauteuil

hanté! Mais il l'avait même relu, le matin même, dans les journaux, et il allait le relire encore, tout de suite, dans le journal L'Époque; et, en effet, il déploya avec une énergie farouche pour son âge, la gazette: cela tenait deux colonnes, en première page, et cela répétait toutes les âneries dont les oreilles de M. Hippolyte Patard étaient rebattues, car, en vérité, il ne pouvait plus maintenant entrer dans un salon ou dans une bibliothèque, sans qu'il entendît aussitôt: «Eh bien, et le Fauteuil hanté!» L'Époque, à propos de la formidable coïncidence de ces deux morts si exceptionnellement académiques, avait cru devoir rapporter tout au long la légende qui s'était formée autour du fauteuil de M^{gr} d'Abbeville. Dans certains milieux parisiens, où l'on s'occupait beaucoup de choses qui se passaient au bout du pont des Arts, on était persuadé que ce fauteuil était désormais hanté par l'esprit de vengeance du sâr Eliphas de Saint-Elme de Taillebourg de La Nox! Et comme, après son échec, cet Eliphas avait disparu, L'Époque ne pouvait s'empêcher de regretter qu'il eût, avant précisément de disparaître, prononcé des paroles de menaces suivies bien fâcheusement d'aussi regrettables décès subits. En sortant pour la dernière fois du club des «Pneumatiques» (ainsi appelé de pneuma, âme), qu'il avait fondé dans le salon de la belle M^{me} de Bithynie, Eliphas avait dit textuellement en parlant du fauteuil de l'éminent prélat: «Malheur à ceux qui auront voulu asseoir avant moi!» En fin de compte, L'Époque ne paraissait pas rassurée du tout. Elle disait, à l'occasion des lettres reçues par les deux défunts immédiatement avant leur mort, que l'Académie

avait peut-être affaire à un fumiste, mais aussi qu'elle pouvait avoir affaire à un fou.

Le journal voulait que l'on retrouvât Eliphas, et c'est tout juste s'il ne réclamait pas l'autopsie des corps de Jehan Mortimar et de M. d'Aulnay.

L'article n'était pas signé, mais M. Hippolyte Patard en voua aux gémonies l'auteur anonyme après l'avoir traité, carrément, d'idiot, puis ayant poussé le tambour d'une porte, il traversa une première salle tout encombrée de colonnes, pilastres et bustes, monuments de sculpture funéraire à la mémoire des académiciens défunts qu'il salua au passage, puis, une seconde salle, puis arriva en une troisième toute garnie de tables recouvertes de tapis d'un vert uniforme et entourées de fauteuils symétriquement rangés. Au fond, sur un vaste panneau, se détachait la figure en pied du cardinal Armand Jean du Plessis, duc de Richelieu.

M. le secrétaire perpétuel venait d'entrer dans la salle du Dictionnaire.

Elle était encore déserte.

Il referma la portière derrière lui, s'en fut à sa place habituelle, y déposa son courrier rangea précieusement dans un coin qu'il lui était facile de surveiller son parapluie sans lequel il ne sortait jamais, et dont il prenait un soin jaloux, comme d'un objet sacré.

Puis, il retira son chapeau, qu'il remplaça par une petite toque en velours noir brodé, et, à petits pas feutrés, il commença le tour des tables qui formaient entre elles comme de petits box, dans

lesquels étaient les fauteuils. Il y en avait de célèbres.

Quand il passait auprès de ceux-là, M. le secrétaire perpétuel y attardait son regard attristé, hochait la tête et murmurait des noms illustres. Ainsi, arriva-t-il devant le portrait du cardinal de Richelieu. Il souleva sa toque.

–Bonjour, grand homme! fit-il.

Et il s'arrêta, tourna le dos au grand homme, et contempla, juste en face de lui, un fauteuil.

C'était un fauteuil comme tous les fauteuils qui étaient là, avec ses quatre pattes et son dossier carré, ni plus ni moins, mais c'était dans ce fauteuil qu'avait coutume d'assister aux séances M^{gr} d'Abbeville, et nul depuis la mort du prélat ne s'y était assis.

Pas même ce pauvre Jehan Mortimar pas même ce pauvre Maxime d'Aulnay, qui n'avaient jamais eu l'occasion de franchir le seuil de la salle des séances privées, la salle du Dictionnaire, comme on dit. Or, au royaume des Immortels, il y a vraiment que cette salle-là qui compte, car c'est là que sont les quarante fauteuils, sièges de l'Immortalité.

Donc, M. le secrétaire perpétuel contemplait le fauteuil de M^{gr} d'Abbeville.

Il dit tout haut:—Le Fauteuil hanté!

Et il haussa les épaules.

Puis il prononça la phrase fatale, en manière de dérision:

–Malheur à ceux qui auront voulu s'asseoir avant moi.

Tout à coup, il s'avança vers le fauteuil jusqu'à le toucher.

–Eh bien moi, s'écria-t-il en se frappant la poitrine, moi,

Hippolyte Patard, qui me moque du mauvais sort et de M. Eliphas de Saint-Elme de Taillebourg de La Nox, moi, je vais m'asseoir sur toi, fauteuil hanté!

Et, se retournant, il se disposa à s'asseoir…

Mais à moitié courbé, il s'arrêta dans son geste, se redressa, et dit:

–Et puis non, je ne m'assoirai pas! C'est trop bête!… On ne doit pas attacher d'importance à des bêtises pareilles.

Et M. le secrétaire perpétuel regagna sa place après avoir touché, en passant, d'un doigt furtif le manche en bois de son parapluie.

Sur quoi la porte s'ouvrit et M. le chancelier entra, traînant derrière lui M. le directeur M. le chancelier était un quelconque chancelier comme on en élit un tous les trois mois, mais le directeur de l'Académie de ce trimestre-là était le grand Loustalot, l'un des premiers savants du monde. Il se laissait diriger par le bras comme un aveugle. Ce n'était point qu'il n'y vît pas clair, mais il avait de si illustres distractions, qu'on avait pris le parti, à l'Académie, de ne point le lâcher d'un pas. Il habitait dans la banlieue. Quand il sortait de chez lui pour venir à Paris, un petit garçon, âgé d'une dizaine d'années, l'accompagnait et venait le déposer dans la loge du concierge de l'Institut. Là, M. le chancelier s'en chargeait.

A l'ordinaire, le grand Loustalot n'entendait rien de ce qui se passait autour de lui, et chacun avait soin de le laisser à ses sublimes cogitations d'où pouvait naître quelque découverte

nouvelle destinée à transformer les conditions ordinaires de la vie humaine. Mais ce jour-là, les circonstances étaient si graves que M. le secrétaire perpétuel n'hésita pas à les lui rappeler et peut-être à les lui apprendre. Le grand Loustalot n'avait pas assisté à la séance de la veille; on l'avait envoyé chercher d'urgence chez lui et il était plus que probable qu'il était le seul, à cette heure, dans le monde civilisé, à ignorer encore que Maxime d'Aulnay avait subi le même sort cruel que Jehan Mortimar l'auteur de si Tragiques parfum.

–Ah! monsieur le directeur! quelle catastrophe! s'écria M. Hippolyte Patard en levant ses mains au ciel.

–Qu'y a-t-il donc, mon cher ami? daigna demander avec une grande bonhomie le grand Loustalot.

–Comment! vous ne savez pas! M. le chancelier ne vous a rien dit? C'est donc à moi qu'il revient de vous annoncer une aussi attristante nouvelle! Maxime d'Aulnay est mort!

–Dieu ait son âme! fit le grand Loustalot qui n'avait rien perdu de la foi de son enfance.

–Mort comme Jehan Mortimar mort à l'Académie en prononçant son discours!…

–Eh bien tant mieux! déclara le savant, le plus sérieusement du monde. Voilà une bien belle mort!

Et il se frotta les mains, innocemment. Et puis, il ajouta:

–C'est pour cela que vous m'avez dérangé?

M. le secrétaire perpétuel et M. le chancelier se regardèrent, consternés, et puis s'aperçurent, au regard vague du grand

Loustalot, que l'illustre savant pensait déjà à autre chose; ils n'insistèrent pas et le conduisirent à sa place. Ils le firent asseoir lui donnèrent du papier, une plume et un encrier et le quittèrent en ayant l'air de se dire: «Là, maintenant, il va rester tranquille!» Puis, se retirant dans l'embrasure d'une fenêtre, M. le secrétaire perpétuel et M. le chancelier après avoir jeté un coup d'œil satisfait sur la cour déserte, se félicitèrent du stratagème qu'ils avaient employé pour se défaire des journalistes. Ils avaient fait annoncer officiellement, la veille au soir qu'après avoir décidé d'assister en corps aux obsèques de Maxime d'Aulnay, l'Académie ne se réunirait qu'une quinzaine de jours plus tard pour élire le successeur de M^{gr} d'Abbeville, car on continuait de parler du fauteuil de M^{gr} d'Abbeville comme si deux votes successifs ne lui avaient pas donné deux nouveaux titulaires.

Or, on avait trompé la presse. C'était le lendemain même de la mort de Maxime d'Aulnay, le jour par conséquent où nous venons d'accompagner M. Hippolyte Patard dans la salle du Dictionnaire, que l'élection devait avoir lieu. Chaque académicien avait été averti par les soins de M. le secrétaire perpétuel, en particulier et cette séance, aussi exceptionnelle que privée, allait s'ouvrir dans la demi-heure.

M. le chancelier dit à l'oreille de M. Hippolyte Patard:

–Et Martin Latouche? Avez-vous de ses nouvelles?

Disant cela, M. le chancelier considérait M. le secrétaire perpétuel avec une émotion qu'il n'essayait nullement de dissimuler.

–Je n'en sais rien, répondit évasivement M. Patard.

–Comment!… vous n'en savez rien?…

M. le secrétaire perpétuel montra son courrier intact.

–Je n'ai pas encore ouvert mon courrier!

–Mais ouvrez-le donc, malheureux!…

–Vous êtes bien pressé, monsieur le chancelier! fit M. Patard avec une certaine hésitation.

–Patard, je ne vous comprends pas!…

–Vous êtes bien pressé d'apprendre que peut-être Martin Latouche, le seul qui ait osé maintenir sa candidature avec Maxime d'Aulnay, sachant du reste à ce moment qu'il ne serait pas élu… vous êtes bien pressé d'apprendre, dis-je, monsieur le chancelier que Martin Latouche, le seul qui nous reste, renonce maintenant à la succession de M^{gr} d'Abbeville!

M. le chancelier ouvrit des yeux effarés, mais il serra les mains de M. le secrétaire perpétuel:

–Oh! Patard! je vous comprends…

–Tant mieux! monsieur le chancelier! Tant mieux!…

–Alors… vous n'ouvrirez votre courrier… qu'après…

–Vous l'avez dit, monsieur le chancelier; il sera toujours temps pour nous d'apprendre, quand il sera élu, que Martin Latouche ne se présente pas!… Ah! c'est qu'ils ne sont pas nombreux, les candidats au Fauteuil hanté!…

M. Patard avait à peine prononcé ces deux derniers mots qu'il frissonna. Il avait dit, lui, le secrétaire perpétuel, il avait dit, couramment, comme une chose naturelle: «le Fauteuil hanté!

…» Il y eut un silence entre les deux hommes. Au-dehors, dans la cour quelques groupes commençaient à se former, mais, tout à leur pensée, M. le secrétaire perpétuel ni le chancelier n'y prenaient garde.

M. le secrétaire perpétuel poussa un soupir M. le chancelier fronçant le sourcil, dit:

–Songez donc! Quelle honte si l'Académie n'avait plus que trente-neuf fauteuils!

–J'en mourrais! fit Hippolyte Patard, simplement.

Et il l'eût fait comme il le disait.

Pendant ce temps, le grand Loustalot se barbouillait tranquillement le nez d'une encre noire qu'il était allé, du bout du doigt, puiser dans son encrier, croyant plonger dans sa tabatière.

Tout à coup, la porte s'ouvrit avec fracas: Barbentane entra, Barbentane, l'auteur de l'Histoire de la maison de Condé, le vieux camelot du roi.

–Savez-vous comment il s'appelle? s'écria-t-il.

–Qui donc? demanda M. le secrétaire perpétuel qui, dans le triste état d'esprit où il se trouvait, redoutait à chaque instant un nouveau malheur.

–Bien, lui! votre Eliphas!

–Comment! notre Eliphas!

–Enfin, leur Eliphas!… Eh bien, M. Eliphas de Saint Elme de Taillebourg de La Nox s'appelle Borigo, comme tout le monde! M. Borigo!

D'autres académiciens venaient d'entrer. Ils parlaient tous

avec la plus grande animation.

–Oui! Oui! répétaient-ils, M. Borigo! La belle M^me^ de Bithynie se faisait raconter la bonne aventure par M. Borigo!… Ce sont les journalistes qui le disent!

–Les journalistes sont donc là! s'exclama M. le secrétaire perpétuel.

–Comment! s'ils sont là? Mais ils remplissent la cour. Ils savent que nous nous réunissons et ils prétendent que Martin Latouche ne se présente plus.

M. Patard pâlit. Il osa dire, dans un souffle:

–Je n'ai reçu aucune communication à cet égard…

Tous l'interrogeaient, anxieux. Il les rassurait sans conviction.

–C'est encore une invention des journalistes. Je connais Martin Latouche… Martin Latouche n'est pas homme à se laisser intimider… Du reste, nous allons tout de suite procéder à son élection…

Il fut interrompu par l'arrivée brutale de l'un des deux parrains de Maxime d'Aulnay, M. le comte de Bray.

–Savez-vous ce qu'il vendait, votre Borigo? demanda-t-il.

Il vendait de l'huile d'olive!… Et comme il est né au bord de la Provence, dans la vallée du Careï, il s'est d'abord fait appeler Jean Borigo du Careï…

A ce moment la porte s'ouvrit à nouveau et M. Raymond de La Beyssière, le vieil égyptologue qui avait écrit des pyramides de volumes sur la première pyramide elle-même, entra.

–C'est sous ce nom-là, Jean Borigo du Careï, que je l'ai connu!

fit-il simplement.

Un silence de glace accueillit l'entrée de M. Raymond de La Beyssière. Cet homme était le seul qui avait voté pour Eliphas. L'Académie devait à cet homme la honte d'avoir accordé une voix à la candidature d'un Eliphas! Mais Raymond de La Beyssière était un vieil ami de la belle M^me^ de Bithynie.

M. le secrétaire perpétuel alla vers lui.

–Notre cher collègue, fit-il, pourrait-on nous dire, si, à cette époque, M. Borigo vendait de l'huile d'olive, ou des peaux d'enfant, ou des dents de loup, ou de la graisse de pendu?

Il y eut des rires. M. Raymond de La Beyssière fit celui qui ne les entendait pas. Il répondit:

–Non! A cette époque il était, en Égypte, le secrétaire de Manette-bey, l'illustre continuateur de Champollion, et il déchiffrait les textes mystérieux qui sont gravés, depuis des millénaires, à Sakkarah, sur les parois funéraires des pyramides des rois de la V^e^ et de la VI^e^ dynastie, et il cherchait le secret de Toth!

Ayant dit, le vieil égyptologue se dirigea vers sa place.

Or son fauteuil était occupé par un collègue qui n'y prit point garde. M. Hippolyte Patard, qui suivait M. de La Beyssière d'un œil perfide, par-dessus ses lunettes, lui dit:

–Eh bien, mon cher collègue? vous ne vous asseyez point? Le fauteuil de M^gr^ d'Abbeville vous tend les bras!

M. de La Beyssière répondit sur un ton qui fit se retourner

quelques Immortels.

–Non! Je ne m'assiérai point dans le fauteuil de M^gr d'Abbeville!

–Et pourquoi? lui demanda avec un petit rire déplaisant

M. le secrétaire perpétuel. Pourquoi ne vous assiériez-vous point dans le fauteuil de M^gr d'Abbeville? Est-ce que, par hasard, vous prendriez, vous aussi, au sérieux, toutes les balivernes que l'on raconte sur le Fauteuil hanté?

–Je ne prends au sérieux aucune baliverne, monsieur le secrétaire perpétuel, mais je ne m'y assiérai point parce que cela ne me plaît pas, c'est simple!

Le collègue qui avait pris la place de M. Raymond de La Beyssière la lui céda aussitôt et lui demanda fort convenablement et sans raillerie aucune cette fois, s'il croyait, lui, Raymond de La Beyssière, qui avait vécu longtemps en Égypte, et qui, par ses études, avait pu remonter aussi loin que tout autre jusqu'aux origines de la kabbale, s'il croyait au mauvais sort.

–Je n'aurai garde de le nier! dit-il.

Cette déclaration fit dresser l'oreille à tout le monde et comme il s'en fallait encore d'un quart d'heure que l'on procédât au scrutin, cause de la réunion, ce jour-là, de tant d'Immortels, on pria M. de La Beyssière de vouloir bien s'expliquer.

L'académicien constata, d'un coup d'œil circulaire, que personne ne souriait et que M. Patard avait perdu son petit air de facétie.

Alors, d'une voix grave, il dit:

–Nous touchons ici au mystère. Tout ce qui vous entoure et qu'on ne voit pas est mystère et la science moderne qui a, mieux que l'ancienne, pénétré ce que l'on voit, est très en retard sur l'ancienne pour ce que l'on ne voit pas. Qui a pu pénétrer l'ancienne science a pu pénétrer ce qu'on ne voit pas.

On ne voit pas le «mauvais sort», mais il existe. Qui nierait la veine ou la déveine? L'une ou l'autre s'attache aux personnes ou aux entreprises ou aux choses avec un acharnement éclatant. Aujourd'hui on parle de la veine ou de la déveine comme d'une fatalité contre laquelle il n'y a rien à faire.

L'ancienne science avait mesuré, après des centaines de siècles d'étude, cette force secrète, et il se peut—je dis il se peut—que celui qui serait remonté jusqu'à la source de cette science eût appris d'elle à diriger cette force, c'est-à-dire à jeter le bon ou le mauvais sort. Parfaitement.

Il y eut un silence. Tous se taisaient maintenant en regardant le Fauteuil.

Au bout d'un instant, M. le chancelier dit:

–Et M. Eliphas de La Nox a-t-il véritablement pénétré ce qu'on ne voit pas?

–Je le crois, répondit avec fermeté M. Raymond de La Beyssière, sans quoi je n'aurais pas voté pour lui. C'est sa science réelle de la kabbale qui le faisait digne d'entrer parmi nous.

–La kabbale, ajouta-t-il, qui semble vouloir renaître de nos jours sous le nom de Pneumatologie, est la plus ancienne des sciences et d'autant plus respectable. Il n'y a que les sots pour

en rire.

Et M. Raymond de La Beyssière regarda à nouveau autour de lui. Mais personne ne riait plus.

La salle, peu à peu, s'était remplie. Quelqu'un demanda:

–Qu'est-ce que c'est que le secret de Toth?

–Toth, répondit le savant, est l'inventeur de la magie égyptiaque et son secret est celui de la vie et de la mort.

On entendit la petite flûte de M. le secrétaire perpétuel:

–Avec un secret pareil, ça doit être bien vexant de ne pas être élu à l'Académie française!

–Monsieur le secrétaire perpétuel, déclara avec solennité

M. Raymond de La Beyssière, si M. Borigo ou M. Eliphas —appelez-le comme vous voulez, cela n'a pas d'importance— si cet homme a surpris, comme il le prétend, le secret de Toth, il est plus fort que vous et moi, je vous prie de le croire, et si j'avais eu le malheur de m'en faire un ennemi, j'aimerais mieux rencontrer sur mon chemin, la nuit, une troupe de bandits armés, qu'en pleine lumière cet homme, les mains nues!

Le vieil égyptologue avait prononcé ces derniers mots avec tant de force et de conviction, qu'ils ne manquèrent point de faire sensation.

Mais M. le secrétaire perpétuel reprit avec un petit rire sec:

–C'est peut-être Toth qui lui a appris à se promener dans les salons de Paris avec une robe phosphorescente!… A ce qu'il paraît qu'il présidait les réunions pneumatiques chez la belle M^{me} de Bithynie, dans une robe qui faisait de la lumière!…

–Chacun, répondit tranquillement M. Raymond de La Beyssière, chacun a ses petites manies.

–Que voulez-vous dire? demanda imprudemment M. le secrétaire perpétuel.

–Rien! répliqua énigmatiquement M. de La Beyssière; seulement, mon cher secrétaire perpétuel, permettez-moi de m'étonner qu'un mage aussi sérieux que M. Borigo du Careï trouve, pour le railler, le plus fétichiste d'entre nous!

–Moi, fétichiste! s'écria M. Hippolyte Patard, en marchant sur son collègue, la bouche ouverte, le dentier en avant, comme s'il avait résolu de dévorer d'un coup toute l'égyptologie… Où avez-vous pris, monsieur, que j'étais fétichiste?

–En vous voyant toucher du bois quand vous croyez qu'on ne vous regarde pas!

–Moi, toucher du bois, vous m'avez vu, moi, toucher du bois?

–Plus de vingt fois par jour!…

–Vous en avez menti, monsieur!

Aussitôt on s'interposa. On entendit des: «Allons, messieurs! … messieurs!» et des: «Monsieur le secrétaire perpétuel, calmez-vous!» et des: «Monsieur de La Beyssière, cette querelle est indigne et de vous et de cette enceinte!» Et toute l'illustre assemblée était dans un état de fièvre incroyable pour des Immortels; seul le grand Loustalot paraissait ne rien voir ne rien entendre et plongeait maintenant avec conviction sa plume dans sa tabatière.

M. Hippolyte Patard s'était dressé sur la pointe des pieds et

criait du haut de la tête, ses petits yeux foudroyant le vieux Raymond:

–Il nous ennuie à la fin celui-là, avec son Eliphas de Feu Saint-Elme de Taille-à-rebours de La Boxe du Bourricot du Careï!…

M. Raymond de La Beyssière, devant une plaisanterie aussi furieuse et aussi déplacée dans la bouche d'un secrétaire perpétuel, garda tout son sang-froid.

–Monsieur le secrétaire perpétuel, dit-il, je n'ai jamais menti de ma vie et ce n'est pas à mon âge que je commencerai. Pas plus tard qu'hier avant la séance solennelle, je vous ai vu embrasser le manche de votre parapluie!…

M. Hippolyte Patard bondit et l'on eut toutes les peines du monde à l'empêcher de se livrer à des voies de fait sur la personne du vieil égyptologue. Il criait:

–Mon parapluie… Mon parapluie!… D'abord, je vous défends de parler de mon parapluie!…

Mais M. de La Beyssière le fit taire en lui montrant, d'un geste tragique, le Fauteuil hanté:

–Puisque vous n'êtes pas fétichiste, asseyez-vous donc dessus, si vous l'osez!…

L'assemblée qui était en rumeur fut du coup immobilisée.

Tous les yeux allaient maintenant du fauteuil à M. Hippolyte Patard, et de M. Hippolyte Patard au fauteuil.

M. Hippolyte Patard déclara:

–Je m'assiérai si je veux! Je n'ai d'ordres à recevoir de personne!… D'abord, messieurs, permettez-moi de vous faire

remarquer que l'heure d'ouvrir le scrutin est sonnée depuis cinq minutes…

Et il regagna sa place, ayant recouvré soudain une grande dignité.

Il n'arriva point cependant à son pupitre sans que quelques sourires l'accompagnassent.

Il les vit, et comme chacun prenait un siège pour la séance qui allait commencer… et que le Fauteuil hanté restait vide, il dit, de son petit air pincé, l'air du Patard citron:

–Les règlements ne s'opposent pas à ce que celui de mes collègues qui désire s'asseoir dans le fauteuil de M^{gr} d'Abbeville y prenne place.

Nul ne bougea. L'un de ces messieurs, qui avait de l'esprit, soulagea la conscience de tout le monde par cette explication:

–Il vaut mieux ne pas s'y asseoir par respect pour la mémoire de M^{gr} d'Abbeville.

Au premier tour, l'unique candidat, Martin Latouche, fut élu à l'unanimité.

Alors M. Hippolyte Patard ouvrit son courrier. Et il eut la joie, qui le consola de bien des choses, de ne pas y trouver des nouvelles de M. Martin Latouche.

Servilement, il reçut de l'Académie la mission exceptionnelle d'aller annoncer lui-même à M. Martin Latouche l'heureux événement.

Ça ne s'était jamais vu.

–Qu'est-ce que vous allez lui dire? demanda le chancelier à

M. Hippolyte Patard.

M. le secrétaire perpétuel, dont la tête se troublait un peu à la suite de toutes ces ridicules histoires, répondit vaguement:

–Qu'est-ce que vous voulez que je lui dise?… Je lui dirai:

«Du courage, mon ami…» Et c'est ainsi que ce soir-là, sur le coup de dix heures, une ombre qui semblait prendre les plus grandes précautions pour n'être point suivie se glissait sur les trottoirs déserts de la vieille place Dauphine, et s'arrêtait devant une petite maison basse, dont elle fit résonner le marteau assez lugubrement dans cette solitude.

III. La boîte qui marche

M. Hippolyte Patard ne sortait jamais après son dîner. Il ne savait pas ce que c'était que de se promener la nuit dans les rues de Paris. Il avait entendu dire, et il avait lu dans les journaux, que c'était très dangereux. Quand il rêvait de Paris, la nuit, il apercevait des rues sombres et tortueuses qu'éclairait çà et là une lanterne, et que traversaient des ombres louches, à l'affût des bourgeois, comme au temps de Louis XV. Or comme M. le secrétaire perpétuel continuait d'habiter au vilain carrefour Buci, un petit appartement qu'aucun triomphe littéraire, qu'aucune situation académique n'avaient pu lui faire quitter M. Hippolyte Patard, cette nuit-là où il se rendit à la silencieuse place Dauphine par d'antiques rues étroites, les quais déserts, et l'inquiétant Pont-Neuf, ne trouva aucune différence entre son imagination et la lugubre réalité.

Aussi avait-il peur.

Avait-il peur des voleurs…

Et des journalistes… surtout.

Il tremblait à l'idée que quelque gazetier le surprît, lui, M. le secrétaire perpétuel, faisant une démarche nocturne chez le nouvel académicien, Martin Latouche.

Mais il avait préféré, pour une aussi exceptionnelle besogne, l'ombre propice à l'éclat du jour Et puis, pour tout dire, M. Hippolyte Patard se dérangeait moins, cette nuit-là, pour

annoncer officiellement, malgré tous les usages, à Martin Latouche, qu'il était élu (événement, du reste, que Martin Latouche ne devait plus ignorer), que pour prendre de Martin Latouche lui-même s'il était vrai qu'il eût déclaré qu'il ne s'était pas «représenté», et qu'il refusait le fauteuil de M^{gr} d'Abbeville.

Car telle était la version des journaux du soir.

Si elle était exacte, la situation de l'Académie française devenait terrible… et ridicule.

M. Hippolyte Patard n'avait pas hésité. Ayant lu l'affreuse nouvelle après son dîner, il avait mis son pardessus et son chapeau, pris son parapluie, et il était descendu dans la rue…

Dans la rue toute noire…

Et maintenant, il tremblait sur la place Dauphine, devant la porte de Martin Latouche dont il avait soulevé le marteau.

Le marteau avait frappé, mais la porte ne s'était pas ouverte…

Et il sembla bien à M. le secrétaire perpétuel qu'il avait aperçu sur sa gauche, à la lueur vacillante d'un réverbère, une ombre bizarre, étonnante, inexplicable.

Certainement, il avait vu comme une boîte qui marchait.

C'était une boîte carrée qui avait de petites jambes et qui s'était enfuie dans la nuit, sans bruit.

Au-dessus de la boîte, M. Patard n'avait rien vu, rien distingué. Une boîte qui marche! la nuit! place Dauphine! M. le secrétaire perpétuel frappa du marteau sur la porte, avec frénésie.

Et c'est à peine s'il osa jeter un nouveau coup d'œil du côté où s'était produite cette étrange apparition.

Un petit judas venait de s'ouvrir et de s'éclairer dans la porte vétuste de l'immeuble habité par Martin Latouche. Un jet de lumière vint frapper en plein, le visage effaré de M. le secrétaire perpétuel.

–Qui êtes-vous? Que voulez-vous? demanda une voix rude.

–C'est moi, M. Hippolyte Patard.

–Patard?

–Secrétaire perpétuel… Académie…

A ce mot «Académie» le judas se referma avec fracas, et M. le secrétaire perpétuel se trouva à nouveau isolé sur la silencieuse place.

Puis, tout à coup, sur sa droite, cette fois, il revit passer l'ombre de la boîte qui marche.

La sueur coulait maintenant tout au long des joues maigres du délégué extraordinaire de l'illustre Compagnie, et il est juste de dire, à la louange de M. Hippolyte Patard, que l'émotion à laquelle il était prêt à succomber, dans cette minute cruelle, lui venait moins de la vision inouïe de la boîte qui marche, et de la peur des voleurs, que de l'affront que l'Académie française tout entière venait de subir dans la personne de son secrétaire perpétuel.

La boîte, aussitôt apparue, avait redisparu.

Défaillant, le malheureux jetait autour de lui des regards vagues.

Ah! la vieille, vieille place, avec ses trottoirs exhaussés, à escaliers, ses façades mornes, trouées de fenêtres immenses,

dont les carreaux noirs et nus semblaient garder inutilement des courants d'air les vastes pièces abandonnées depuis des années sans nombre.

Les yeux éplorés de M. Hippolyte Patard fixèrent un moment, par-delà les toits aigus, la voûte céleste où glissaient les nuées lourdes, et puis redescendirent sur la terre, tout juste pour revoir dans l'espace qui s'étend devant le Palais de Justice éclairé par un bref rayon de lune, la boîte qui marche.

A la vérité, elle courait de toute la force de ses petites jambes, du côté de l'Horloge.

Et c'était diabolique!

Le pauvre homme toucha désespérément, des deux mains, le manche en bois de son parapluie.

Et soudain, il sursauta.

Quelque chose venait d'éclater derrière lui…

Une voix de colère…

«C'est encore lui! c'est encore lui! Ah! je vais lui administrer une de ces volées…»

M. Hippolyte Patard s'accrocha au mur les jambes molles, sans force, incapable de pousser un cri… Une espèce de bâton, quelque manche à balai, tournoyait au-dessus de sa tête.

Il ferma les yeux, prêt au trépas, offrant sa mort à l'Académie.

Et il les rouvrit, étonné d'être encore en vie. Le manche à balai toujours tournoyant, au-dessus d'une envolée de jupes, s'éloignait, accompagné d'un bruit précipité de galoches qui claquaient sur les trottoirs.

Ce balai, ces cris, ces menaces n'étaient donc point pour lui; il respira.

Mais d'où était sortie cette nouvelle apparition?

M. Patard se retourna. La porte derrière lui était entrouverte. Il la poussa et entra dans un corridor qui le conduisit à une cour où s'était donné rendez-vous toute la bise d'hiver.

Il était chez Martin Latouche.

M. le secrétaire perpétuel s'était documenté. Il savait que Martin Latouche était un vieux garçon, qui n'aimait au monde que la musique, et qui vivait avec une vieille gouvernante qui, elle, ne la supportait pas; cette gouvernante était fort tyrannique, et elle avait la réputation de mener la vie dure au bonhomme. Mais elle lui était dévouée plus qu'on ne saurait dire et, quand il avait été bien sage, elle le cajolait en revanche, comme un enfant. Martin Latouche subissait ce dévouement avec la résignation d'un martyr Le grand Jean-Jacques, lui aussi, connut des épreuves de ce genre et cela ne l'a pas empêché d'écrire La Nouvelle Héloïse. Martin Latouche, malgré la haine de Babette pour la mélodie et les instruments à vent, n'en avait pas moins rédigé fort correctement, en cinq gros volumes, une Histoire de la Musique, qui avait obtenu les plus hautes récompenses à l'Académie française.

M. Hippolyte Patard s'arrêta dans le couloir, à l'entrée de la cour, persuadé qu'il venait de voir sortir et d'entendre la terrible Babette.

Il pensait bien qu'elle allait revenir.

C'est dans cet espoir qu'il se tint coi, n'osant appeler, de peur de réveiller peut-être des locataires irascibles, et ne se risquant point dans la cour, de peur de se rompre le cou.

La patience de M. le secrétaire perpétuel devait être récompensée. Les galoches claquèrent à nouveau, et la porte d'entrée fut refermée bruyamment.

Et aussitôt une forme noire vint se heurter contre le timide visiteur.

–Qui est là?

–C'est moi, Hippolyte Patard… Académie, secrétaire perpétuel… fit une voix tremblante… ô Richelieu!…

–Qu'est-ce que vous voulez?

–M. Martin Latouche…

–Il n'est pas là… mais entrez tout de même… j'ai quelque chose à vous dire…

Et M. Hippolyte Patard fut poussé dans une pièce dont la porte s'ouvrait sous la voûte.

Le pauvre secrétaire perpétuel s'aperçut alors, à la lueur d'un quinquet qui brûlait sur une table grossière en bois blanc et qui éclairait, contre le mur, toute une batterie de cuisine, qu'on l'avait fait entrer dans l'office.

La porte avait claqué derrière lui.

Et, devant lui, il voyait un ventre énorme recouvert d'un tablier à carreaux, et deux poings appuyés sur deux formidables hanches. L'un de ces poings tenait toujours le manche à balai.

Au-dessus, dans l'ombre, une voix, la voix de rogomme vers

laquelle M. Hippolyte Patard n'osait pas lever les yeux disait:

–Vous voulez donc le tuer?

Et ceci était dit avec un accent particulier à l'Aveyron, car Babette était de Rodez comme Martin Latouche.

M. Hippolyte Patard ne répondit pas, mais il tressaillit.

Et la voix reprit:

–Dites, monsieur le Perpétuel, vous voulez donc le tuer?

M. le Perpétuel secoua énergiquement la tête en signe de dénégation.

–Non, finit-il par oser dire… Non, madame, je ne veux pas le tuer, mais je voudrais bien le voir.

–Eh bien, vous allez le voir, monsieur le Perpétuel, parce qu'au fond, vous avez une bonne tête d'honnête homme qui me revient… vous allez le voir, car il est ici… Mais auparavant, il faut que je vous parle… C'est pour ça qu'il faut me pardonner, monsieur le Perpétuel, d'avoir fait entrer un homme comme vous dans mon office…

Et la terrible Babette, ayant enfin déposé son manche à balai, fit signe à M. Hippolyte Patard de la suivre au coin d'une fenêtre où ils trouvèrent chacun une chaise.

Mais avant que de s'asseoir la Babette alla cacher son quinquet tout derrière la cheminée, de telle sorte que le coin où elle avait entraîné M. le Perpétuel se trouvait plongé dans une nuit opaque. Puis elle revint, et, tout doucement, ouvrit l'un des volets intérieurs qui fermaient la fenêtre. Alors, un pan de fenêtre apparut avec ses barreaux de fer; et un peu de la lueur

tremblotante du réverbère, abandonné sur le trottoir d'en face, ayant glissé à travers ces barreaux, la figure de Babette en fut doucement éclairée. M. le secrétaire perpétuel la regarda et fut rassuré, bien que toutes les précautions prises par la vieille servante n'eussent point manqué de l'intriguer, et même de l'inquiéter. Cette figure, qui devait être, dans certains moments, bien redoutable à voir, exprimait, dans cette sombre minute, une douceur apitoyée qui donnait confiance.

–Monsieur le Perpétuel, dit la Babette en s'asseyant en face de l'académicien, ne vous étonnez pas de mes manières; je vous mets dans le noir pour surveiller le vieilleux. Mais il ne s'agit pas de ça pour le moment… pour le moment je ne veux vous dire qu'une chose (et la voix de rogomme se fit entendre jusqu'aux larmes): voulez-vous le tuer?

Ce disant, la Babette avait pris dans ses mains les mains d'Hippolyte Patard qui ne les retira point, car il commençait d'être profondément ému par cet accent désolé qui venait du cœur en passant par l'Aveyron.

–Écoutez, continua la Babette, je vous le demande, monsieur le Perpétuel, je vous le demande bien sincèrement, en votre âme et conscience, comme on dit chez les juges, est-ce que vous croyez que toutes ces morts-là, c'est naturel? Répondez-moi, monsieur le Perpétuel!

A cette question, à laquelle il ne s'attendait pas, M. le Perpétuel sentit un certain trouble. Mais, au bout d'un instant qui parut bien solennel à la Babette, il répondit d'une voix affermie:

–En mon âme et conscience, oui… je crois que ces morts sont naturelles…

Il y eut encore un silence.

–Monsieur le Perpétuel, fit la voix grave de Babette, vous n'avez peut-être pas assez réfléchi…

–Les médecins, madame, ont déclaré…

–Les médecins se trompent souvent, monsieur… On a vu ça, en justice… songez-y monsieur le Perpétuel. Écoutez: je vais vous dire une chose… On ne meurt pas comme ça, tout d'un coup, au même endroit, à deux, en disant quasi les mêmes paroles, à quelques semaines de distance sans que ça ait été préparé!

La Babette, dans son langage plus expressif que correct, avait admirablement résumé la situation. M. le secrétaire perpétuel en fut frappé.

–Qu'est-ce que vous croyez donc? demanda-t-il.

–Je crois que votre Eliphas de La Nox est un vilain sorcier… Il a dit qu'il se vengerait et il les a empoisonnés… Le poison était peut-être dans la lettre… vous ne me croyez pas?… Et ça n'est peut-être pas ça? Mais, monsieur le Perpétuel, écoutez-moi bien… c'est peut-être autre chose!… Je vais vous poser une question: En votre âme et conscience, si, en faisant son compliment, M. Latouche tombait mort comme les deux autres, croiriez-vous toujours que c'est naturel?

–Non, je ne le croirais pas! répondit sans hésiter M. Hippolyte Patard.

–En votre âme et conscience?

–En mon âme et conscience!

–Eh bien, moi, monsieur le Perpétuel, je ne veux pas qu'il meure!

–Mais il ne mourra pas, madame!

–C'est ce qu'on a dit pour ce M. d'Aulnay et il est mort!

–Ce n'est pas une raison pour que M. Latouche…

–Possible! En tout cas, moi, je lui ai défendu de se présenter à votre Académie…

–Mais il est élu, madame!… Il est élu!…

–Non, puisqu'il ne s'est pas présenté! Ah! c'est ce que j'ai répondu à tous les journalistes qui sont venus ici… Il n'y a pas à se dédire.

–Comment! il ne s'est pas présenté! Mais nous avons des lettres de lui.

–Ça ne compte plus… depuis la dernière qu'il vous a écrite hier soir devant moi, aussitôt qu'on a eu appris la mort de ce M. d'Aulnay… Il l'a écrite là, devant moi; on ne dira pas le contraire… Et vous avez dû la recevoir ce matin… Il me l'a lue… Il disait qu'il ne se présentait plus à l'Académie.

–Je vous jure, madame, que je ne l'ai pas reçue! déclara M. Hippolyte Patard.

Babette attendit avant de répondre, puis elle se décida:

–Je vous crois, monsieur le Perpétuel.

–La poste, énonça M. Patard, fait quelquefois mal son service.

–Non, répondit avec un soupir Babette, non, monsieur le

Perpétuel!… ça n'est pas ça! vous n'avez pas reçu la lettre parce qu'il ne l'a pas mise à la poste.

Et elle poussa un nouveau soupir—Il avait tant envie d'être de votre Académie, monsieur le Perpétuel!

Et la Babette pleura.

–Oh! ça lui portera malheur!… ça lui portera malheur!

Dans ses larmes, elle disait encore:

–J'ai des pressentiments… des hantises qui ne trompent pas… N'est-ce pas, monsieur le Perpétuel, que ce ne serait pas naturel s'il mourait comme les autres… Alors ne faites pas tout pour qu'il meure comme les autres… ne lui faites pas faire son compliment! …

–Ça, répondit tout de suite M. Hippolyte Patard, dont les yeux étaient humides… ça, c'est impossible!… Il faut bien que quelqu'un finisse par prononcer l'éloge de M^{gr} d'Abbeville.

–Moi, ça m'est égal, répliqua Babette. Mais lui, hélas! Il ne pense qu'à ça. A faire des compliments de M^{gr} d'Abbeville…

Il n'est pas méchant pour un sou… Ah! des compliments, il lui en fera!… C'est pas ça qui le retiendra d'être de votre Académie… mais j'ai des hantises, je vous dis.

Tout à coup la Babette s'était arrêtée de pleurer—Chut! fit-elle.

Elle fixait maintenant, d'un air farouche, le trottoir d'en face… M. le secrétaire perpétuel suivit ce regard, et il aperçut alors, en plein sous le réverbère, la boîte qui marche; seulement la boîte avait maintenant non seulement des jambes, mais une tête… une

extraordinaire tête chevelue et barbue… qui dépassait à peine l'énorme caisse…

–Un joueur d'orgue de Barbarie… murmura M. Hippolyte Patard.

–Un vielleux!… corrigea dans un souffle la Babette, pour qui tous les joueurs de musique, dans les cours, étaient des vielleux… Le voilà revenu, ma parole! Il nous croit peut-être couchés; bougez plus!

Elle était tellement émue qu'on entendait battre son cœur…

Elle dit encore entre ses dents:

–On va bien voir ce qu'il va faire!

En face, la boîte qui marche ne marchait plus.

Et la tête chevelue, barbue, au-dessus de la boîte, regardait, sans remuer du côté de M. Patard et de la Babette, mais certainement sans les voir.

Cette tête était si broussailleuse qu'on n'en pouvait distinguer aucun trait; mais ses yeux étaient vifs et perçants.

M. Hippolyte Patard pensa: «J'ai vu ces yeux-là quelque part,» Et il en fut plus inquiet. Cependant, il n'avait pas besoin d'événement nouveau pour accroître un trouble qui allait tout seul s'élargissant. L'heure était si bizarre, si incertaine, si mystérieuse, au fond de cette vieille cuisine, derrière les barreaux de cette fenêtre obscure, en face de cette brave servante qui lui avait retourné le cœur avec ses questions… (En vérité! En vérité! Il avait répondu que ces deux morts étaient naturelles!… Et si l'autre aussi, le troisième, allait mourir! Quelle responsabilité

pour M. Hippolyte Patard, et quels remords!) Et le cœur de M. le Perpétuel battait maintenant aussi fort que celui de la vieille Babette…

Que faisait, à cette heure, sur ce trottoir désert, la tête chevelue, barbue, au-dessus de l'orgue de Barbarie? Pourquoi la boîte avait-elle si singulièrement marché tout à l'heure, paraissant, disparaissant, revenant après avoir été chassée?

(Car certainement, c'était elle que la vieille Babette avait poursuivie si ardemment, de toute la vitesse de ses galoches, sur les trottoirs, jusqu'au fond de la nuit.) Pourquoi la boîte était-elle revenue sous le réverbère d'en face, avec cette barbe impénétrable, et ces petits yeux papillotants?…

–On va bien voir ce qu'il va faire… avait dit Babette…

Mais il ne faisait rien que regarder…

–Attendez! souffla la servante… attendez!

Et, avec mille précautions, elle se dirigea vers la porte de la cuisine… Évidemment, elle allait recommencer sa chasse…

Ah! elle était brave, malgré sa peur!…

M. le secrétaire perpétuel avait, un instant, quitté des yeux la boîte immobile sur le trottoir pour suivre les mouvements de Babette; quand il regarda à nouveau dans la rue, la boîte avait disparu.

–Oh! Il est parti, fit-il.

Babette revint près de la fenêtre. Elle regarda, elle aussi, dans la rue…

–Plus rien! gémit-elle. Il me fera mourir de peur!… Si jamais

je tiens sa barbe dans mes doigts crochus!…

–Qu'est-ce qu'il veut?… demanda à tout hasard M. le secrétaire perpétuel.

–Il faut le lui demander, monsieur le Perpétuel! il faut le lui demander!… Mais il ne se laisse pas approcher… Il est plus fuyant qu'une ombre… et puis, vous savez, moi, je suis de Rodez! et les vielleux ça porte malheur!

–Ah! fit M. le Perpétuel en touchant le manche de son parapluie… Et pourquoi?

Babette, pendant qu'elle se signait, prononça à voix très basse:

–La Bancal…

–Quoi? La Bancal?

–…La Bancal avait fait venir des vielleux qui jouaient de la musique dans la rue, pour qu'on ne l'entende pas assassiner ce pauvre M. Fualdès… C'est pourtant bien connu ça… monsieur le Perpétuel.

–Oui, oui, je sais… en effet, l'affaire Fualdès… Mais je ne vois pas…

–Vous ne voyez pas?… Mais entendez-vous? Entendez-vous?

Et la Babette, penchée dans un geste tragique, l'oreille collée au carreau, semblait entendre des choses qui n'arrivaient point jusqu'à M. Hippolyte Patard, ce qui n'empêcha point celui-ci de se lever dans une grande agitation.

–Vous allez me conduire auprès de M. Martin Latouche, tout de suite, fit-il en s'efforçant de montrer quelque autorité.

Mais la Babette était retombée sur sa chaise…

–Je suis folle! fit-elle… J'avais cru… mais ce n'est pas possible des choses pareilles… vous n'avez rien entendu, vous, monsieur le Perpétuel?

–Non, rien du tout…

–Oui… je deviendrai folle avec ce vielleux qui ne nous quitte plus.

–Comment cela? Il ne vous quitte plus.

–Eh! en plein jour dans le moment qu'on s'y attend le moins, on le trouve dans la cour… Je le chasse… Je le retrouve dans l'escalier… Dans un coin de porte, n'importe où… Tout lui est bon pour cacher sa boîte à musique… Et la nuit, il rôde sous nos fenêtres…

–Voilà, en effet, qui n'est pas naturel, prononça M. le secrétaire perpétuel.

–Vous voyez bien!… Je ne vous le fais pas dire…

–Il y a longtemps qu'il rôde par ici?

–Depuis trois mois environ…

–Tant de temps que ça?…

–Oh! il est quelquefois des semaines sans reparaître…

Tenez la première fois que je l'ai vu, c'était le jour…

Et la Babette s'arrêta.

–Eh bien? interrogea Patard, frappé de ce silence subit.

La vieille servante murmura:

–Il y a des choses que je ne dois pas dire… mais, tout de même, monsieur le Perpétuel, le vielleux nous est venu dans le temps que M. Latouche s'est présenté à votre Académie… même

que je lui ai dit: c'est pas bon signe! Et c'est justement dans le temps que les autres sont morts. Et quand on reparle de votre Académie, c'est toujours dans ce temps-là qu'il revient… Non, non, tout ça, c'est pas naturel… Mais je peux rien vous dire…

Et elle secoua la tête avec énergie. M. Patard était maintenant fort intrigué. Il se rassit. Babette reprenait, comme se parlant à elle-même:

–Il y a des fois que je me raisonne… Je me dis que c'est une idée comme ça. Rodez, quand on voyait, de mon temps, un vielleux, on se signait, et les petits enfants lui jetaient des pierres… et il se sauvait.

Et elle ajouta, pensive:

–Mais celui-là, il revient toujours.

–Vous disiez que vous ne pouviez rien me dire, insinua M. Patard; est-ce qu'il s'agit des vielleux?

–Oh! Il n'y a pas que les vielleux…

Mais elle secoua encore la tête, comme pour chasser l'envie qui la tenaillait de parler. Plus elle secouait la tête, plus M. Patard désirait que la vieille Babette parlât.

Il dit, résolu à frapper un grand coup:

–Après tout, ces morts-là… ne sont peut-être pas si naturelles qu'on pourrait le croire… Et si vous savez quelque chose, madame, vous serez plus coupable que nous tous… de tout ce qui pourra arriver.

La Babette joignit les mains comme en prière…

–J'ai juré sur le bon Dieu, fit-elle.

M. Patard se leva tout droit.

–Conduisez-moi, madame, auprès de votre maître.

La Babette sursauta:

–Alors, c'est bien fini? implora-t-elle.

–Quoi donc? interrogea d'une voix un peu rude M. le secrétaire perpétuel.

–Je vous demande: c'est bien fini? vous l'avez élu de votre Académie… il en est… et il dira des compliments à votre M^gr^ d'Abbeville?

–Mais oui, madame.

–Et il fera son compliment… devant tout le monde?

–Certainement.

–Comme les deux autres.

–Comme les deux autres?… Il le faut bien!

Mais ici la voix de M. le secrétaire perpétuel n'était plus rude du tout… Elle tremblait même un peu.

–Eh bien, vous êtes des assassins! fit la Babette, tranquillement, avec un grand signe de croix, et elle continua:

–…Mais je ne laisserai pas assassiner M. Latouche, et je le sauverai malgré lui… malgré ce que j'ai juré… Monsieur le Perpétuel, asseyez-vous… je vais tout vous dire.

Et elle se jeta à genoux sur le carreau.

–J'ai juré sur mon salut, et je manque à mon serment… Mais le bon Dieu qui lit dans mon cœur me pardonnera. Voilà exactement ce qui est arrivé…

M. Patard écoutait avidement la Babette, en regardant

vaguement, par le volet entrouvert, dans la rue… Il vit que le vielleux était revenu et qu'il levait ses yeux papillotants en l'air fixant quelque chose au-dessus de la tête de M. Patard, vers le premier étage de la maison. M. Patard tressaillit. Toutefois, il resta assez maître de lui pour ne point révéler, par quelque mouvement brusque, à la Babette ce qui se passait dans la rue… Et elle ne fut pas interrompue dans son récit.

A genoux, elle ne pouvait rien voir. Et elle n'essayait de rien voir. Elle parlait douloureusement, en soupirant, et d'une seule traite, comme à confesse… pour être plus tôt débarrassée du poids qui pesait sur sa conscience.

–Il est donc arrivé que deux jours après que vous n'avez pas voulu de mon maître à votre Académie (car à ce moment-là, vous n'en avez pas voulu, et vous avez pris à sa place un M. Mortimar comme vous avez pris après le M. d'Aulnay), eh bien, un après-midi que je devais m'absenter et où j'étais restée cependant à ma cuisine, sans que M. Latouche en sache rien, j'ai vu arriver un monsieur qui a trouvé tout seul le chemin de l'escalier pour monter chez mon maître, et qui s'est enfermé avec lui. Je ne l'avais jamais vu. Cinq minutes plus tard, un autre monsieur que je ne connaissais pas non plus, est arrivé à son tour… et il est monté comme l'autre, rapidement, comme s'il avait peur qu'on l'aperçoive… et je l'ai entendu frapper à la porte de la bibliothèque qui a été ouverte tout de suite, et, maintenant, ils étaient trois dans la bibliothèque: M. Latouche et les deux inconnus.

«… Une heure, deux heures se sont passées comme ça… La bibliothèque est juste au-dessus de la cuisine… Ce qui m'étonnait le plus, c'est que je ne les entendais même pas marcher… On n'entendait rien de rien… Ça m'intriguait trop, et, je l'avoue, je suis curieuse. M. Latouche ne m'avait point parlé de ces visites-là… Je suis montée à mon tour, et j'ai collé mon oreille à la porte de la bibliothèque. On n'entendait rien… Ma foi, j'ai frappé, on ne m'a pas répondu… j'ai ouvert la porte… il n'y avait personne là-dedans… Comme il n'y a qu'une porte, la porte du petit bureau qui donne dans la bibliothèque, en dehors de la porte d'entrée, je suis allée à cette porte-là; mais j'étais plus étonnée, en y allant, que de tout le reste… car jamais, jamais je ne suis entrée dans le petit bureau de M. Latouche. Et jamais mon maître n'y a reçu personne; c'est une manie qu'il a, le brave homme; c'est là qu'il écrit, et pour être sûr de n'être pas dérangé, quand il est là-dedans… c'est comme s'il était dans un tombeau. Souvent, il m'a cédé sur bien des choses que je lui demandais raisonnablement, mais jamais il ne m'a cédé là-dessus. Il avait fait faire une clef spéciale, et pas plus moi qu'une autre, je n'ai jamais pu entrer dans le petit bureau. Là-dedans, il faisait son ménage lui-même. Il me disait: «Ce coin-là est à moi Babette, tout le reste t'appartient pour frotter et nettoyer.» Et voilà qu'il était enfermé là-dedans avec deux hommes que je ne connaissais ni d'Eve ni d'Adam…

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, купив полную легальную версию на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.